

Écrire sur son père c'est chauffer une icône à blanc

Le feu de mon père de Michael Delisle, Éditions du Boréal,
122 p.

Daniel Laforest

Number 249, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laforest, D. (2014). Review of [Écrire sur son père c'est chauffer une icône à blanc / *Le feu de mon père* de Michael Delisle, Éditions du Boréal, 122 p.] *Spirale*, (249), 88–89.

Écrire sur son père c'est chauffer une icône à blanc

PAR DANIEL LAFOREST

LE FEU DE MON PÈRE

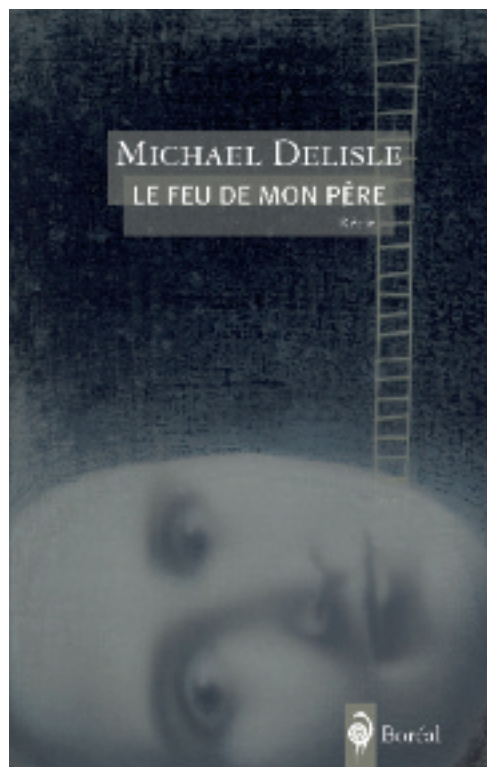
de Michael Delisle

Éditions du Boréal, 122 p.

Affirmons d'abord une chose, pour ne pas avoir à réitérer son évidence : Michael Delisle est un écrivain essentiel dans les lettres québécoises. Parmi les meilleurs aujourd'hui en activité. Parmi les meilleurs tout court. Je ne connais personne qui n'ait été marqué d'une façon ou d'une autre par la rencontre d'un des livres brefs de Delisle ; personne qui n'en conserve un vertige singulier, avec le souvenir d'une stupéfaction de lecture confinant au malaise. Cependant, ce malaise, il faut bien sûr l'expliquer. *Le feu de mon père* est un texte fabriqué à même ce sentiment somme toute étrange et, qu'on y pense un peu, très rarement maîtrisé en littérature. L'autre façon de dire cela est que *Le feu de mon père* est un texte d'une honnêteté telle qu'elle fait surgir, du dépliement même de sa confession, le sentiment poétique. Je ne pense pas que Delisle lui-même s'en cacherait, nous sommes là devant une autobiographie poétique. Sauf que ce que l'écrivain y donne, c'est sa prose la plus accomplie à ce jour. Ce paradoxe ne dure pas, car le livre est habité par une question qui le surmonte : « où va le feu ? » Question qu'on reformulera en demandant ce que se partagent au juste la vie et la poésie. Delisle écrit : « je suis un artisan. Au vrai qui va de soi, je préfère le vraisemblable qui naît d'une cuisine. » Il faut donc entendre la vie et la poésie non comme des idéaux, mais comme des formes. La vie quotidienne qui fait sourdre des émotions inesthétiques, et la poésie qui renferme des modèles de pensée rares. La

seconde permet d'éclairer la première. « Il y avait toujours, dans mon for intérieur, ces deux poisons : une envie de retenir l'instant, et une hâte que la vie finisse. » C'est là une belle phrase de poète, un beau programme, au détail près que, chez Delisle, elle décrit le sentiment accompagnant les seuls gestes d'affection que lui offrit jamais son père. Voilà donc l'autre grande affaire de ce grand livre. Il s'agit d'un texte sidérant, parce que tout à fait impudique et dépourvu de consolation, sur le nœud de vipère familial et sur sa persistance dans la vie adulte.

Un enfant qui n'a pas dépassé l'âge des vagissements est brandi par sa mère ivre devant le fusil que pointe son père en proie à une rage d'orgueilleux répudié. C'est la première scène des mémoires. Elle dit une guerre des nerfs où s'expose monstrueusement le triangle fondateur du langage des familles. L'enfant qui ne sait pas parler est pris entre les cris maternels et l'impuissance du père à sanctionner ce tableau d'un trait violent qui le rendrait au silence d'avant la folie. « Elle hurlait : "Tire ! Enwouèye, tire !" et moi je criais des voyelles. Notre chant a eu l'effet d'une douche froide sur la furie de mon père qui



a toujours réagi fortement à la musique. » Au milieu de cela, c'est la poésie qui commence. La première partie du livre veut même en imiter l'aspect du traité, avec son titre « éléments de poésie ». Elle se déroule autour de la maison unifamiliale de Ville Jacques-Cartier, puis au pensionnat situé non loin, dans les années 1960. L'enfant y réunit ses souvenirs sous l'empire d'une espèce de tableau fixe, sans fluctuations. « L'ordre avait l'air de ça :

mon père se fait rare et ma mère, résignée à son sort, prend ses médicaments [...] et maigrit jusqu'à l'os. » C'est la préhistoire de tous les mondes possibles. Il y aura celui des écrivains à Montréal, peuplé de mentors dont Delisle tait le nom et de quelques compagnons d'armes (pour leur part identifiés) auxquels l'auteur est lié par une gratitude de nageur sauvé des eaux. Mais avant cet univers de la maturité, il y a le monde un peu grotesque du crime organisé de la Rive-Sud de Montréal, qui s'étiolera durant les années 1970, mais qui continuera d'exister sans faiblir à travers le père de l'écrivain et son « feu », deux fois métaphorique. Un feu qui est l'argot canaille pour « pistolet », mais qui désigne aussi la vitalité d'un homme qui, non content de

échec; je suis touché par le poème qui donne forme et rythme à l'abandon. Le poème né d'un amour qui n'a pas eu lieu. » Ce père dangereux sans pourtant avoir d'envergure, Delisle reconnaît qu'il aura toute sa vie été une sorte de pauvre, un fils mal dégrossi qui avait lui-même cherché une figure paternelle chez un parrain local dont il s'était fait avec empressement « le second ». Même les mafieux littéraires du Québec des années 1960 semblent habités par l'indécrottable mentalité du porteur d'eau, cet esprit obtus « d'une race qui a trop longtemps longé les murs. »

Quoi qu'il en soit, c'est ce déboulonnage par la poétique d'un des personnages paternels les plus absents de la récente

arrivée comme prévu. En effet, celui-ci, malgré la vieillesse et un grave accident de voiture, s'obstine encore à vivre quand le livre, pour sa part, a pris fin. Et le pire constat revient au fils, dans un passage où on ne sait plus s'il parle de lui ou de celui qui lui a donné la vie : « Dieu est horizontal. Ce n'est pas un chef au-dessus de moi, c'est un fluide où baigne mon élan vers l'autre. La tragédie du pauvre type qui revient à chaque page dans ce livre est là : le refus du monde. Oui, la folie qui le guette est la peur de l'autre. La lumière est douloureuse ». Le feu n'a pas été éteint. Il n'a pas été compris ni exorcisé non plus. Ne reste plus qu'à tenter de lui donner une autre couleur avec des mots.

J'ai dit combien Michael Delisle était poète avec ce livre qui constitue son meilleur récit en prose. Mais que peut signifier cette poésie pour nous qui n'avons jamais été brandis, entre père et mère, dans un portique autour de minuit, devant un fusil de chasse ? Ce qui vient avec la première image poétique, nous dit Delisle, c'est la « répétition ». La répétition qui naît quand l'image d'un souvenir a suffisamment décanté et qu'elle s'expose en quelque sorte d'elle-même dans l'esprit, affranchie de son contexte d'origine. Le rythme d'une vie vouée à la méditation peut suivre le resac imprévisible de telles images en sachant que c'est là seulement que réside le passé dont nous tirons notre consistance. Toutes les images que Michael Delisle appelle « poétiques » ont ce pouvoir. Et il en a conscience : c'est aussi le pouvoir des icônes. Ses images ne sont pas religieuses, mais elles partagent avec la religion la prouesse consistant à faire du retrait du monde une activité souhaitable, et créatrice. « Quand je ne peux pas expliquer, je raconte. Quand je ne peux pas raconter je prie. Prier est la forme noble de mon silence. » Je connais peu d'écrivains qui ont ainsi tiré la poésie hors d'elle-même pour lui octroyer un respect décuplé, en même temps qu'une mission propre à toucher le désir de chacun. Cette mission d'aider à accepter que nous ne sommes pas des êtres constants, et que si notre vie a bien un rythme, celui-ci ne se révélera malgré nous que dans ses syncopes et ses accidents : en d'autres mots, ces images et ces fragments qu'on range dans des boîtes ou des casiers et qu'on appelle ici souvenirs, là documents, ou encore traces et, en définitive, âme.

Je connais peu d'écrivains qui ont ainsi tiré la poésie hors d'elle-même pour lui octroyer un respect décuplé, en même temps qu'une mission propre à toucher le désir de chacun.

n'en rien partager avec sa famille, s'entêtera à vivre vieux comme une masse impénétrable dans le monde de son fils écrivain.

C'est ici qu'il nous faudrait évoquer les mots de monstre, ogre, Saturne, etc. Mais Delisle est beaucoup plus subtil. Son père est un mafieux de province, un petit homme râblé et colérique, rempli d'équivoques, qui les a à peine effleurés, son frère et lui, et dont le folklore familial raconte qu'il aurait mis la tête de son épouse à prix pour se raviser au dernier moment, à la suite d'une épiphanie de sous-sol d'église et de fascicules charismatiques. On a donc affaire à un livre sur le père quoique pas à une autre *Lettre au père* kafkaïenne. Le Minotaure qu'il fallait terrasser s'est épuisé lui-même dans son Dédale; il s'y est comme dissolu dans le mystère de sa propre médiocrité. Y a-t-il plus grand courage exigé d'un fils que celui d'évaluer, d'accepter, et finalement de dépeindre l'insignifiance de son père ? C'est sans doute en cela que la poésie côtoie ici le mieux la vie : « Je suis touché par toute littérature, qu'elle soit éloge ou non, qui repose sur l'histoire d'un

littérature québécoise qui permet à l'écrivain Delisle d'encaisser la découverte relatée dans la seconde partie du récit. Coup de théâtre : le père, désormais vieux et tout près de la mort, avait entamé sa propre autobiographie. Enfin, quelque chose qui s'en approche. Une boîte de paperasse, de photos, de lettres, de ces morceaux banals des petits musées de garde-robe que nous avons tous, mais que semble vouloir faire tenir ensemble, dans ce cas, un cahier traversé par une narration besogneuse et mythomane. Le fils s'y abîmera à la recherche de son propre surgissement dans l'histoire paternelle. Il y trouvera moins que rien; une arrière-pensée, même pas une image, même pas de quoi faire un poème. « La solitude presque fœtale du sociopathe. Qu'est-ce qui peut naître de ça ? » Le regret, peut-être. Le regret comme dernier bastion de la poésie qui veut ici comprendre le mystère d'une vie familiale broyée par tout ce à quoi elle n'a pas donné lieu. Un regret qui, comme beaucoup de sentiments chez Delisle, est habité par une telle violence fatiguée qu'il en effleure le comique : c'est le regret que la mort du père ne soit pas